

Julien Landel

PARENTS

Fiers, attentifs, aimants, hystériques, un peu paumés

**L
O | NI**

Résumé

Jonas, PAF.

En couple, marié comme 43 % des Français de plus de 15 ans.

Pas encore divorcé.

En ménage avec deux enfants à charge.

Comme 25 % des Français.

Comme une ultra minorité de pédés.

Des jumelles : 17 naissances pour 1000 par an.

Père au foyer.

Comme à peine 1 % des hommes en France.

Proche de celles assignées depuis toujours au foyer. Mais moi, j'avais signé en pleine conscience mon bail de PAF.

Jamais majoritaire, en somme.

Fier, revendicatif, attentif, aimant, hystérique, culpabilisé, culpabilisant et surtout un peu paumé, comme tous les parents.

À mes filles

Table des matières

Prologue.....	7
Le syndrome de la mère louve.....	10
Aurélien (cinq ans plus tôt).....	22
Le parc.....	34
Côte Est (cinq ans plus tôt).....	45
Période sensible.....	55
Liz (quatre ans plus tôt).....	63
Un cœur immense.....	72
Los Angeles (trois ans et demi auparavant).....	85
Urgences.....	95
Paris (quatre ans auparavant).....	102
Endurance parentale.....	112
Grand Forks (trois ans et demi plus tôt).....	120
Première Rentrée.....	130
Le nid (trois ans et demi plus tôt).....	141
Mon fantôme.....	150
Naissances (trois ans plus tôt).....	161
Escapade.....	169
Grand Forks–Paris (trois ans plus tôt).....	177
Épilogue.....	181
Remerciements.....	183

Les devoirs de la paternité consistent dans un dévouement continuel.

Madame de Staël, *Réflexions sur le suicide*

*L'une des richesses de la création d'une famille queer est la révélation
du soin qu'on prend de l'autre comme détachable de tous les genres*

Maggie Nelson, *Les Argonautes*

Prologue

— Vous sentez-vous castré ?

— Pardon ?

— Oui, dans votre cas, on peut parler d'une certaine dévirilisation. Oui, c'est ça, une dévirilisation, poursuit mon psy, qui, comme tous les pys, pêchait par une certaine satisfaction de lui-même tout en cultivant avec un sourire déconcertant le sens de la formule ringarde qui fait mal.

— Vous me dites ça parce que je suis gay ou parce que je suis au foyer ?

— Vous, vous en pensez quoi ?

— Je pense que je n'ai aucune envie d'entrer avec vous dans un débat sur le genre. Je veux juste qu'on reconnaisse qu'être homme au foyer, c'est pas tous les jours évident.

— On ?

— Vous, mon mari, ma famille, mes amis, tout le monde, quoi !

Je ravalais une fois de plus mes envies de meurtre. Envie de me barrer, savourer un peu de cette journée sans enfant, errer sans but dans les rues sans âme de cet arrondissement-dortoir, tel était le programme. J'étais vénère. Ce con avait frappé là où j'aurais dû, selon lui, avoir rangé mon stock de testostérone. J'étais vénère qu'il me juge avec les yeux d'un vieux mâle blanc cisgenre pour qui une

tapette presque quarantenaire ayant découvert la paternité devait forcément rendre les armes. Encore une de ces injonctions hétéronormatives qui me faisaient bondir hors de ma zone de confort identitaire. Pas assez viril ? La bonne vieille rengaine ! La prochaine fois, j'irai consulter chez un de ces jeunes tout juste diplômés en psychologie *gender friendly*. Eux ils savaient, ils se doutaient bien que rien de tout cela n'était aussi manichéen, qu'être parent n'allait de soi pour personne et encore moins pour un homo. Et qu'on pouvait se sentir perdu avec sa bite dans la main et un biberon dans l'autre. Oui j'avais la haine, la haine de me retrouver pris entre ceux qui voulaient voir en moi un héros moderne d'un quotidien non genré, non normé, la figure d'une masculinité plurielle tendance et bienvenue et ceux, majoritaires, qui me préféraient dévirilisé, hybridation d'une figure maternelle usurpée et d'une figure paternelle dévoyée. Pas comme tout le monde.

Moi : trente-huit ans, 1 m 70, yeux bleus, des cheveux blonds en phase active de blanchiment, une barbe de trois jours, corporellement en surpoids, sexuellement gay quoique sans vie sexuelle, professionnellement au foyer depuis que j'avais mis sur pause ma carrière de professeur de lettres modernes en banlieue, politiquement orphelin, gaucher, parfois gauchiste, mentalement en surchauffe car paternellement hyper actif, encore invisible sur les réseaux sociaux. Ce non-roman, cette mise en scène de ma personne à dérouler comme du papier film. Pas de castration, non, mais un puzzle en vrac à déballer, comme tout le monde.

En couple, marié comme quarante-trois pour cent des Français de plus de quinze ans. Pas encore divorcé. En ménage avec deux enfants à charge. Comme vingt-cinq pour cent des Français. Comme une ultra minorité de pédés. Des jumelles : dix-sept

naissances pour mille par an. Père au foyer. Acronyme : PAF. Comme à peine un pour cent des hommes en France. Proche de celles assignées depuis toujours au foyer. Mais moi, Jonas, j'avais signé en pleine conscience mon bail de PAF. Jamais majoritaire, en somme.

Fier, revendicatif, attentif, aimant, hystérique, culpabilisé, culpabilisant et surtout un peu paumé, comme tous les parents.

Le syndrome de la mère louve

Il fallait sortir, culbuter les murs de mon foyer, prendre l'air. Alors, je dévalais le boulevard, slalomant entre les poubelles, les abribus, les grilles d'aération du métro, slalomant entre les panneaux Decaux. Charlotte et Anna riaient aux éclats. Facile, à deux ans et demi. La vie, une succession d'images rapides et insolites. Mémoire fugace. Moi, j'affichais un sourire béat comme un bouddha jamais triste, perdu dans les effluves de pain industriel au niveau de la rue des Lombards. Une baguette pour l'encas de dix heures, une deuxième pour le dîner. Résister à l'envie d'un pain au chocolat ou d'une brioche au sucre.

Je n'avais aucun trajet précis en tête quand je m'engouffrais dans les rues étroites du Marais. Seulement une envie. Être vu. Vu de tous ces beaux mecs qui se trémoussaient devant les vitrines de fringues hors de prix, vu de ceux qui sortaient des sex-shops avec un sac noir sans prêter attention aux rares enfants présents dans le quartier. Vu de tous les autres qui faisaient comme si, mais portaient sur eux une image bien rance du quartier. Oui, recevoir un regard qui aurait dit toute la beauté qui émanait de moi dans mes atours de jeune père au foyer derrière ma double poussette. Car j'en bavais pour sortir et m'imposer ce déploiement quotidien d'énergie. Pour attirer l'attention de ces deux mâles galbés perchés sur leur échafaudage en train de refaire la vitrine d'un énième magasin bio sous les yeux de leur patron, un vieux hipster sexy. Son utilitaire prenait les deux tiers de la rue. Je tentai de faire passer mes quatre roues sans me prendre le mur à ma gauche, le poteau

à ma droite et les pavés déchaussés au milieu. Le mec tirait sur sa clope et lança un gros mollard visqueux qui s'accrocha à mes roues, tournoya et se répandit dans mon sillage en un mucus grisâtre sur plusieurs mètres.

Les terrasses avaient fière allure et je rêvais d'un petit caféclopejambescroisées à mater ce petit monde mal réveillé, fermant les yeux, visualisant une version obsolète de moi-même tout en contemplant mes filles. Ma vie ressemblait désormais à une balade urbaine. À l'angle de ma rue, je croisai Younès avec sa barbe hirsute qui n'en finissait jamais de vider sa sacoche et qui galérait avec son pass. Plus un seul immeuble sans un double Digicode. C'en était fini des cartes postales exotiques, des belles lettres et des timbres qu'on lèche. Younès, il était devenu facteur pour les dernières factures papier, les flyers de plombiers bon marché et le journal municipal. Je relevai la tête, filant dans mon exhibition, dans ce besoin de fierté, même si personne n'était dupe. Je n'étais pas ce genre de papa hétéro-cool qui remplaçait maman le temps d'une journée de RTT. Je ne possédais pas cette grâce — ou cet artifice pervers — de l'homme svelte qui pouvait enfiler un jeans et un tee-shirt et restait sexy à toute épreuve, mèche au vent. Non, j'étais cette tarlouze mal fagotée, les yeux cernés, le teint rubicond qui remontait la rue Rambuteau au pas de course en saluant de loin Odette, perdue dans ses volutes de vogue menthol devant sa librairie. À la pharmacie, je fis le plein de lingettes, de sérum physio, de paracétamol et de vitamines.

Je filai tout droit derrière l'hôtel de ville, arpentant les quais de Seine. Vue imprenable sur un ciel bas et des ponts centenaires. Ici, on pouvait arpenter l'Histoire. Île de la Cité, je m'engouffrai dans les rares magasins où c'était possible d'avancer sans rester bloqué.

Il y avait toujours un petit truc adorable dans ces boutiques pour touristes. Un bavoir tour Eiffel, une tétine qui brillait dans la nuit, un savon bio, une bouillotte équitable, quand ce n'était pas une peluche au BHV. Depuis que j'étais devenu père, tout ce qui était petit et mignon exerçait sur moi une fascination sans bornes. Je ne voyais plus que cela. Je pensais bébé, je rêvais bébé, je consommais bébé, devenant cette cible marketing vulnérable, tout attendrie et ramollie du bulbe. C'est dingue comme je bouffais à l'hameçon à pleines dents !

Devant Notre-Dame, je crus entendre Quasimodo.

Le cri strident d'Anna.

Doudou perdu.

La relique suprême, le sacro-saint doudou rouge et rose. Son extension. Avec la tétine accrochée au bout. Je tournais et retournais sur le parvis, sur le point zéro, là où convergeaient toutes les routes de France tout en prenant une grande respiration. Il fallut se résoudre à faire le chemin en sens inverse. Boutiques, quais, rive droite, cyclistes daltoniens qui manquèrent de nous renverser rue de Rivoli. Partout où mes yeux se posaient se mêlaient le gris du bitume, celui de la Seine, le vert des bornes et des lampadaires, des bancs et des poubelles. Un passant bienveillant, un parent, une bonne âme aurait peut-être posé le doudou perdu sur un rebord ou devant la fenêtre d'un rez-de-chaussée. Soudain, j'eus comme une impression tenace qu'on m'observait. Ou que j'étais suivi. Je me retournai mais rien. Deux jeunes femmes en train de manipuler un tourniquet à carte postale. J'avançai.

Toujours pas le moindre bout de tissu mollasson et baveux à

l'horizon. Charlotte s'affolait tandis que sa sœur hurlait. *On va le retrouver. Papa retrouve toujours tout.* Je puisais la sueur et l'angoisse de devoir affronter une soirée entière à consoler et à surfer sur sosdoudouperdu.com à la recherche du bon modèle. Jamais la bonne couleur ou le bon motif. Expédition 24 h chrono si par miracle. *Je vous avais dit de ne pas prendre doudou.* On ne veut rien entendre à deux ans et demi. On a ses petites obsessions. Ses manies. Et ma peur, liée à la leur.

Au début, je prenais moins de risques. Je sortais peu tout en m'accoutumant à vivre dans notre petite bulle de suavité. L'appartement. Notre foyer sans klaxons ni pots d'échappement. Notre univers tout mou et les câlins interminables. *Papa passerait sa vie à rester coller à vous deux.* Léchouiller leurs doigts, mordiller leurs petits pieds, l'odeur déconcertante d'addiction de leur peau. Le papa ours dans sa caverne, en totale dépendance. Devenir le tout de quelqu'un, c'était périlleux. Avec délectation, je tombais en amour et m'isolais, shooté aux nourrissons. M'inventant un monde imaginaire d'onomatopées incongrues, de postures nourricières, de regards énamourés jusqu'à ce que l'on se love tous les trois dans un sommeil profond, désormais hors d'atteinte du reste du monde ou des feintes de la destinée. Tout affalé dans mon bonheur, au milieu des montagnes de couches et de linge sale, je recevais le don d'ubiquité. Tenir le téléphone d'une main, la casserole et une fille en pleurs dans l'autre. Nourrir, changer, laver, bercer, embrasser. Les nuits hachées menu, les neurones en désordre, la pulpe collée sur les bords.

Si d'aventure je rêvais d'évasion, je pouvais compter sur l'attente. Celle du retour d'Aurélien, mon mari. Moi, prosterné, lui tendant ses filles. Moi, ménagère fifties dans un vieux jockstrap mité par

l'attente. Lui, et ses incantations balancées comme ses chaussures vernies au milieu de l'entrée. « Cette nuit, c'est la bonne, Jonas ! J'en suis sûr, elles font leur nuit ! » Comme si la nouvelle venait de passer sur France Info. Espoir caché d'une nuit sensuelle ou ultime effort de compassion, peu importe. Lui, ce prophète par lequel m'arrivaient les couleurs du monde, le vrai monde, celui des adultes qui restaient entre eux toute la journée. Lui, mon porteur d'évasion. Et face à lui, ma rétraction volontaire de l'univers dans notre appartement comme horizon indépassable. Durant la sieste des filles, des détails m'obsédaient, comme cette latte rayée sur le parquet ciré, la vitre mal nettoyée dans le couloir de l'entrée, la plante grasse assoiffée à gauche de la télé, la poignée branlante des toilettes, les factures, les provisions, la poubelle qui dégueulait. Pourtant, je procrastinais, cultivant l'art de la lévitation. Dans notre capsule, les mots *crèche* ou *nounou* procédaient d'un autre langage. Pour nos filles, il n'y avait que moi. Toujours là. Dedans celui qui cajolait, dehors celui qui poussait. Le valet qui gardait la tête haute, le souffle court, le dos en compte.

Il avait dû tomber dans un des rayons du BHV. Il était forcément là. Ou dans l'ascenseur. Le vigile, grand-manitou-qui-sait-tout.

— Allez voir à l'accueil, ils pourront vous renseigner.

Dans la queue, une petite vieille aux yeux perçants, cheveux grisâtres en chignon :

— Elles sont magnifiques, vos filles. Mais on dirait qu'une des deux a un gros chagrin.

— Oui, oui, ça va passer.

— Doudou !!

— Ben oui, regardez, l'une a sa peluche et l'autre rien. Elle l'aura perdu sans doute.

— On est là pour ça.

— La pauvre. Tu vas voir, ils vont te le retrouver ton doudou...
Ce sont des jumelles, m'interrogea-t-elle en se relevant.

— C'est ça.

— Des vraies ?

— Non, regardez bien, elles sont en plastique recyclable. La version hurlante, bien sûr.

Encore trois personnes devant nous. Mais la fille nous renvoya bredouilles à la rue. Retour express dans le premier magasin. Ce genre d'enseigne où l'on vendait de tout *made in china*. Ce n'était pas encore la foule, mais les vendeurs venaient de réceptionner trois palettes de cartons qu'ils déballaient dans les allées afin de remplir les nouveaux présentoirs. Ceux que l'on trouvait juste devant les caisses, ennemis des malvoyants, des handicapés, des obèses et des chauffeurs de poussettes. Je manœuvrais sans direction assistée quand une de mes roues s'agrippa à ces piles de merdes sucrées qui se déversèrent avec fracas sur le sol et sur les genoux de mes passagères.

Elles avaient gagné le jackpot. Des sucettes multicolores. D'un coup d'un seul, il n'était plus question de doudou mais de conserver ce précieux trésor tombé du ciel. Impossible de reculer ou d'avancer. Il allait falloir négocier. *Une sucette chacune et basta*. Jeter le reste sur le sol poisseux et donner un grand coup de pied dans le présentoir. Le mec à la caisse allait prendre cher.

— Vous vous rendez compte là ? J’peux même pas arriver jusqu’à vous avec ma poussette. Vous êtes hors-la-loi ! Si un fauteuil roulant débarque, vous faites quoi ?

Le jeune homme, casquette américaine vissée sur la tête, me lança un regard malicieux avant de lâcher :

— Vous n’vous souvenez pas de moi, c’est ça ?

— Quoi ?

— J’vous avais comme prof en cinquième. Vous aviez déjà l’habitude de nous gueuler d’ssus.

— Ah... euh, OK. Désolé... tu...

— Fadh.

— Oui, Fadh, pardon. Bonjour. Enfin bon, tu vois, c’est pas évident avec mes filles pour passer.

— Félicitations en tout cas ! Pour vos filles, j’veux dire.

— Merci. Tu n’sais pas si quelqu’un a trouvé un doudou rose ? Un p’tit ours ? Je suis passé ici il y a une heure et on ne le retrouve plus.

— Peut-être dans le tas de sucettes par terre derrière vous.

— Je vais ramasser. Mais tu ne l’as pas vu, dis-je en me baissant derrière la poussette, à quatre pattes, rassemblant des dizaines de bonbons et quelques morceaux de fierté.

— J’veais demander à ma collègue qui était en caisse tout à l’heure.

— Merci Fadh. Encore désolé.

— No problem. Mon frère vous adorait, vous savez ? Il vous

trouvait... *captivant* il disait. Il s'est même inscrit en fac de lettres. Bon j'sais pas s'il va vraiment en cours. Enfin... C'est un peu grâce à vous quand même.

— C'est gentil, dis-je en esquissant une moue contrite.

La honte sidérale. Le prof modèle, maître de lui, exemplaire alors que Charlotte et Anna me lançaient des regards hallucinés en suçotant leur gain parfum framboise papaye. Et cette dégradation de moi-même éprouvée par une petite voix intérieure semblable à celle de mon mari. *Jonas, tu nous fous encore la honte devant tout le monde !*

— Pas de doudou, lança Fadh en revenant deux minutes plus tard, mains dans les poches.

— Merde. Bon, on va reprendre nos recherches. Il doit être quelque part dans une rue.

— Bon courage alors.

— Passe le bonjour à ton frère.

— Ouais, ça marche. Un conseil quand même, rajoute-t-il avec un sourire mesquin, essayez de rester calme. À cet âge, elles imitent tout. J'ai l'habitude avec mes petites sœurs.

— Merci du conseil.

Je sortis en trombe, fonçant vers la canopée des Halles tout en heurtant un sac poubelle déjà éventré. Sale coup de ces maudits rats, parasites *essentiels à notre biodiversité*. Des morceaux de salade et de poulet s'accrochèrent à mon véhicule. Je partais en vrille. Je m'imaginai foncer sur des piétons et salir mes belles roues chromées

de leur lenteur crasse. Putain de trottoirs étroits. Je pensais à tous ces parents qui composaient avec une poussette pour aller au parc, rentrer du parc, changer de parc, courir les supérettes à la recherche du goûter, pénétrer dans des immeubles sans ascenseur. Comme moi, ils savaient ce que suer voulait dire. On avait pourtant tout prévu avec Aurélien. Comme un couple homo attend le petit Jésus. Avec cette naïveté du néophyte qui nous avait poussés à surfer sur les sites spécialisés au milieu de la nuit pour dénicher la poussette. La plus légère, la plus design, tout-terrain. Aurélien l'avait même voulu en finition jeans, hyper stylée comme si c'était une de ses fringues. Ce genre d'engin design intuitif qui s'ouvrait et se refermait « facilement » mais qui vous pourrissait tous vos départs. Les fabricants n'avaient pas anticipé la profusion d'obstacles modernes, ces scooters stationnés n'importe où, ces trottinettes connectées en vrac et tout ce mobilier urbain anarchique. Mobilité douce sur des pavés déchaussés. J'avais oublié de payer les sucettes.

Je perdais patience depuis plusieurs semaines, rêvant d'en venir aux mains avec le moindre vieux qui traînait devant moi. Cela aurait été facile, un vieux parisien. Ça râlait mais ça ne pouvait pas vous courir après. Ou écraser une touriste en plein selfie Instagram devant une vitrine. Parce que ça m'aurait soulagé de m'imaginer violent, de laisser libre cours à mes pulsions. J'en arrivais donc à cette équation :

Poussette + ville + arrêt du tabac = Parent méchant

Renouer avec une bestialité paléolithique, à l'affût du moindre danger, potentiel ou imaginaire. Le syndrome de la mère louve. Voilà une curieuse pathologie pouvant aller jusqu'à la morsure de soi-même et des autres. *Laissez passer, ma double raison de vivre* est

entre mes mains ! Devenir PAF changeait un homme. On aurait pu en rester là, au stade du gentil couple homo parisien au pouvoir d'achat confortable, de gauche, humaniste et militant, agréable et drôle, faisant fonctionner à plein tube la machine consumériste. Mais non, il avait fallu qu'avec Aurélien, on mette en phase nos revendications égalitaires. Mariage pour tous. Modèle hétéro-normatif de la famille parfaite. L'ultime conformité. Même si se penser père était devenu pour nous autres performatif, devant cette montagne à gravir, j'avais envie de prendre mes jambes à mon cou, abandonnant marmots et sacs de course. *D'autres parents ont des jumeaux. Ta mère était bien assignée au foyer avec ta sœur et toi. Arrête de geindre ! Vous avez tout fait pour les avoir, alors assume !* Tous ces trucs de culpabilité. Des injonctions quotidiennes qui me cassaient la tête comme un coucou avec cette insatisfaction journalière, corollaire de l'homoparentalité : être un parent suspect.

Et au milieu de tout ce bordel, une paranoïa m'accompagnait à chaque sortie. Quelque chose ou quelqu'un nous observait, ce n'était pas possible autrement. Ou alors je devenais fou et bientôt un torticolis viendrait me punir de me retourner sans cesse. J'étais un spectacle bien pathétique.

Alors, je me penchais sur mes filles. J'écoutais leurs conversations imaginaires avec des princesses et des pompiers. Anna et sa fascination pour les uniformes. Charlotte et sa prédisposition à la paréidolie. Les nuages étaient des licornes ou un tas d'autres choses. Guimauve schizophrène, je fondais, passant de la rage à la tendresse des mots en un éclair. Les aimer à en avoir si mal.

Mais toujours pas de doudou. La plainte d'Anna reprit de plus belle tandis que je franchissais le boulevard, prêt à renoncer,

quand surgit Hào, le mec tout sourire qui par tous les temps livrait ses bo bun aux bobos du quartier.

— Salut Jonas, toujours aussi chargé !

— J'en peux plus j't jure. Anna a perdu son doudou et on le cherche dans tout Paris.

— Ce n'aurait pas un ours tout rose par hasard ?

— Rose et mauve. Tu l'as vu ?

— Je crois qu'un client l'a trouvé devant le resto et l'a donné à Mi tout à l'heure.

— Oh putain, tu me sauves là, tu ne peux pas savoir. Comme toujours quoi.

La première fois que j'avais échangé trois mots avec Hào, je venais de me vautrer au milieu de la rue pavée. Poussette renversée, roue droite défoncée, genou écorché mais Charlotte et Anna n'avaient rien de cassé. Tout juste si elles avaient tilté en voyant le ciel claudiquer au-dessus de leur tête. Et il avait accouru, lui, généreux et chevaleresque, conforme à la signification de son prénom. Depuis, soucieux de se faire bien voir des riverains au point de s'investir dans le conseil de quartier, il m'invitait souvent à prendre un café au comptoir pendant que Mi, sa cousine bien moins bavarde dont la frange débordait à peine derrière les piles de rouleaux de printemps, s'extasiait devant les filles. Chaque matin, il garait son bolide devant le resto de son oncle, un vieil homme bedonnant qui ne parlait pas un mot de français et, smartphone à la main, il attendait là les premières commandes tout en alignant les mégots devant ses Nike Air fluo toujours impeccables.

Hào n'était pas le genre de type discret qui arpentait nos rues,

qu'on accueillait entre deux portes, petite monnaie à la main et qu'on ne regardait pas vraiment, non. Lui il voulait qu'on le considère. Ce preux serviteur de notre urbanité distancée, les bras chargés de délicieuses calories enveloppées dans d'encombrantes boîtes en carton, s'était donné pour mission de connaître tout le monde ici. C'était lui que sa famille envoyait pour négocier avec Fabrice, le SDF qui campait devant leur entrée. Chaque matin, il parlementait. Pas question de s'en remettre à la police de l'arrondissement. Un peu de diplomatie, quatre portions de nouilles froides au poulet et notre homme s'en allait retrouver ses acolytes près du bassin de l'Arsenal avant de revenir sur les coups de minuit, bouteille de vin à la main.

Sans Hào, les voisins auraient fait exploser le standard du commissariat et de la mairie. Et puis il possédait un charme fou. Ses clins d'œil me tuaient. Mais je l'avais surpris l'autre jour, devant l'immeuble d'en face, embrasser un mec qui ressemblait davantage à un mannequin qu'à un père de famille en surpoids. Bref. Un amour. Surtout quand il tendit le doudou perdu à Anna en ressortant du resto. La joie sur le visage de ma fille. Ses bras qui serraient fort son ours adoré. Une journée de sauvée. Penser à commander un double.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.